

sent bouleversées et que nous nous agitions confusément au milieu des choses les plus extraordinaires. Dans le désarroi général, plus rien n'étonne et plus rien n'émeut. Hélas! hélas! notre génération n'est déjà pas bien gaie: que sera donc la suivante?"

Il me reste un souvenir confus d'articles de journaux parisiens, lus autrefois, de livres d'auteurs français à la mode, jadis savourés avec délices et dans lesquels il était question de l'existence fiévreuse que l'on mène dans cette capitale du monde civilisé, des jouissances intellectuelles si vives et si raffinées que l'on y goûte, de l'air imprégné de gaieté, d'esprit, d'enthousiasme, de scepticisme qu'on y respire. Je me rappelle l'impression que ces échos d'un monde illustre et d'une distinction suprême laissaient dans mon âme d'adolescent et les vastes horizons de fantaisie et de rêve qu'ils me faisaient entrevoir...

Pauvre Paris! Depuis que j'ai pu comparer ses joies factices à notre bonheur paisible, ses enivrements à nos calmes jouissances, comme notre cher Canada me semble privilégié et heureux!

Le mal dont on souffre ici est inconnu dans les pays jeunes et pleins de foi comme le nôtre. Nos âmes de croyants ignorent ces chagrins sans espoir des blasés et des sceptiques. La vie a apporté à chacun de nous une ample mesure de travail et de soucis matériels, et il n'est jamais question, au Canada, de ces états d'âmes morbides, de ces complexités de sensations, de cette nostalgie de l'impossible, de ces raffinements de jouissance dont une partie de nos cousins sont les victimes. Ces éclosions intellectuelles que l'on appelle art, poésie, philosophie, se font en dehors de nous, loin de nous. Des voix lointaines et affaiblies nous racontent les luttes des écoles littéraires, nous parlent des fantaisies rivales des artistes et des querelles des philosophes. Ces voix nous laissent indifférents et excitent à peine une vague curiosité dans quelques esprits. Nous en sommes encore aux admirations naïves du lointain passé, nous ne nous laissons toucher que par les beautés saines qui ont fait les délices de nos aïeux. Nous sommes des arriérés. Mais n'est-ce pas un bonheur que d'être arriéré et de savoir que de vastes trésors nous sont gardés en réserve? Il est agréable d'être jeune quand on a un brillant avenir devant soi, quand la distance qui nous sépare de ceux qui marchent en avant est un jardin fleuri, un champ verdoyant rempli de parfums et de chants d'oiseaux, — car dans les sentiers de l'art tout est beau, l'ombre est caressante, le soleil a des rayons pleins de douceur. Nous aimons encore les classiques, nous admirons encore Châteaubriand, une page de Lamartine nous émeut doucement, et ceux qui sont venus après ceux-là nous feront passer bien des heures délicieuses avant que nous soyons en état de goûter Verlaine et Mallarmé. Peut-être, d'ailleurs, n'en arriverons-nous jamais là, car cette évolution de la lumière à l'ombre que semble vouloir accomplir actuellement en France la jeunesse lettrée et artiste n'est heureusement ni nécessaire ni fatale. Nous aimons l'enthousiasme, l'éloquence, la clarté, le sentiment profond, tendre ou délicat exprimé dans des vers limpides ou dans une prose élégante; nous jouissons au suprême degré de toutes les beautés littéraires et artistiques, car nous ne songeons pas à diagnostiquer les sensations qu'elles nous procurent. Heureux le pays où celui qui vient de lire un livre ou d'assister à un concert ne sait résumer ses impressions que par un mot: C'est charmant, délicieux,

admirable!" Dans ce seul mot *admirable*, prononcé avec conviction, il y a l'évocation d'heures d'extase, d'heures de jouissances pures, de caresses harmonieuses telles qu'un critique d'art ne les connaîtra jamais.

Paris, 14 février 1893.

E. DE NEVERS.

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

O. LEDUC.

M. Leduc est né à Saint-Hilaire, le 8 octobre 1864. C'est un jeune homme qui, à force d'énergie et de courage, est parvenu à se faire une position enviable dans les arts. Né dans une paroisse où les sites pittoresques abondent, il a commencé tout jeune à aimer la nature. Sans l'aide d'aucun maître, sans avoir pris aucune leçon, il est devenu artiste. "L'art, dit-il, ne s'enseigne pas: la nature est suggestive, elle contient et l'idée et le moyen de l'exprimer." Il faut être né artiste pour parler de la sorte. Ce n'est peut-être pas un exemple à suivre pour ceux qui se destinent à la peinture, car ce qui est une gloire pour M. Leduc pourrait bien devenir, pour un autre de moindre talent, le moyen de toujours rester un barbouilleur.

La place où il est né a, sans doute, beaucoup aidé à la vocation de ce jeune artiste. Habitué de bonne heure à admirer la nature, il s'est appliqué plus tard à la reproduire.

M. Leduc ayant son atelier à Saint-Hilaire, je n'ai pu aller lui rendre visite et, par conséquent, ne peux donner un compte-rendu de ses tableaux, qui sont, d'ailleurs, presque tous vendus à des amateurs.

Ceux que j'ai vus de lui sont bien; il excelle surtout dans les natures mortes.

J'espère aller le voir bientôt, et je donnerai alors une critique plus approfondie de ses principaux tableaux.

La petite toile de M. Georges Delfosse: *Maison où est née Albani*, est certainement un petit chef-d'œuvre. Il vient de l'expédier en Angleterre, l'offrant comme cadeau à la célèbre cantatrice qui fait tant d'honneur au Canada. Cette maison n'existait plus: il a dû la faire d'après les indications de M. Lajeunesse, père de la diva. C'est une jolie petite maison, entourée d'un jardin; à la porte on voit un beau lilas fleuri; la verdure est très bien, et le tout très naturel.

Je parlais, l'autre jour, avec M. J. O. Dion, de Chambly, un homme qui se connaît en beaux-arts et qui se rappelle très bien la maison d'Albani. Il me dit: "L'œuvre de Delfosse est très bien, et il n'y a pas de doute que la cantatrice canadienne, qui aime beaucoup sa place natale, sera très flattée du cadeau." M. Lajeunesse a fait aussi beaucoup de compliments à l'artiste. En un mot, M. Delfosse peut être content du succès qu'il a obtenu.

Une chose que j'ai toujours beaucoup regrettée, c'est que les jeunes artistes canadiens-français n'aient pas assez d'encouragement du public. Ils sont obligés, pour vivre, de vendre leurs tableaux à des prix quelquefois dérisoires. Les personnes riches qui peuvent faire faire leurs peintures et donner un prix raisonnable les font venir de France et d'Angleterre et souvent paient des \$ 200 ou \$ 300 pour de véritables croûtes. La chose se fait souvent et, pour ma part, je connais plusieurs industriels canadiens-français, (qui, d'ailleurs, ne connaissent ni *a* ni *b* dans les beaux-arts,) qui ont